



HAL
open science

Nos objets et nous-mêmes. Connaissance biographique et réflexivité méthodologique

Isabelle Clair

► **To cite this version:**

Isabelle Clair. Nos objets et nous-mêmes. Connaissance biographique et réflexivité méthodologique. Sociologie, 2022. ⟨hal-03900141⟩

HAL Id: hal-03900141

<https://hal.science/hal-03900141v1>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

<TITRECOURANT> Nos objets et nous-mêmes

<RUBRIQUE>THÉORIES ET MÉTHODES

<TITREFR> Nos objets et nous-mêmes : connaissance biographique et réflexivité méthodologique

<TITREUK> *Our objects, ourselves: biographical knowledge and methodological reflexivity*

<NOMAUTEUR> Isabelle Clair*

<TITREAUTEUR>* Chargée de recherche au CNRS, IRIS (UMR 8156, CNRS, EHESS, Sorbonne Paris Nord, Inserm)

<ADRESSEINSTITUTIONNELLEAUTEUR> IRIS, Campus Condorcet, Bâtiment Recherche Sud, 5 cours des Humanités, 93322 Aubervilliers cedex, France

<MAILAUTEUR> isabelle.clair@cnrs.fr

<RESUMEFR>

RÉSUMÉ

À l'issue d'une enquête au long cours sur l'expérience de l'amour à la fin de l'adolescence qui compare trois terrains ethnographiques, l'article aborde les effets de connaissance et d'ignorance de l'expérience biographique des sociologues sur leur travail – non seulement à l'étape du terrain mais aussi à propos des choix théoriques qui sous-tendent ce dernier, ainsi que leurs descriptions et leurs interprétations. En confrontant l'ethnographie réflexive, l'ethnopsychanalyse et la théorie féministe, qui envisagent diversement le statut du biographique dans la démarche scientifique, il s'agit d'interroger les frontières de la réflexivité prônées dans la sociologie française contemporaine, selon une *norme* souvent implicite qui tend à exclure, en la discréditant, la part de l'expérience personnelle dans le processus de connaissance alors que celle-ci *relie*, en tension et de façon plus ou moins visible – et dès lors de façon plus ou moins dissimulable –, les sociologues à leur objet.

<RESUMEUK>

ABSTRACT

Following a long-term investigation on the experience of love in late adolescence (comparison of three ethnographic fields), the article addresses the effects of knowledge and ignorance of the biographical experience of sociologists on their work –not only at the field stage but also with regard to the theoretical choices that underlie the latter, as well as their descriptions and interpretations. By confronting traditions of thought (reflexive ethnography, feminist theory), which consider the status of the biographical in the scientific process in different ways, we question the boundaries of reflexivity advocated in contemporary French sociology, according to an often implicit norm that tends to exclude, by discrediting it, the part of personal experience in the process of knowledge that nevertheless links sociologists to their object, in tension and in a more or less visible way (and therefore in a more or less concealable way).

<MOTS_CLESFR>

MOTS-CLÉS : biographique, expérience, science, ethnographie, théorie féministe, réflexivité

<KEYWORDSUK>

KEYWORDS: *Biographical, experience, science, ethnography, feminist theory, reflexivity*

<CITATION>

Une condition indispensable pour pénétrer un système social est d'en connaître préalablement quelque chose. Nous pouvons y parvenir par notre propre expérience sociale, par l'usage du langage, par les modes de communication que nous avons observés, et par notre connaissance de la signification de vastes systèmes symboliques. [...] J'ignore si certaines positions sociales correspondent à des postes d'observation intrinsèquement meilleurs que d'autres, tout en pensant qu'il en va probablement ainsi. Certains de mes étudiants, dont le père tenait tel ou tel type de commerce de détail, avaient appris à être excessivement attentifs aux expressions de l'acheteur potentiel de chaussures, de chemises, ou de n'importe quoi (Hughes, 1996 [1974], p. 311).

<FINCITATION>

<TEXTE>

Depuis ma thèse de doctorat (2005), l'essentiel de mon travail de recherche s'est organisé autour d'une enquête au long cours sur l'expérience de l'amour et du couple à la fin de l'adolescence – d'abord dans des cités d'habitat social de banlieue parisienne, puis en milieu rural, enfin dans des quartiers de l'ouest parisien. Dans les cités de mon premier terrain, j'étais en permanence partagée entre le sentiment d'une grande étrangeté à l'égard d'un monde que je n'avais jamais arpenté – et dans lequel j'étais une étrangère – et la reconnaissance de mille et une façons de faire et de penser qui m'étaient familières, en raison notamment de ma propre expérience du genre dans d'autres espaces que celui de mon enquête. En particulier une enfance passée dans un village, un autre lieu caractérisé par une forte interconnaissance propice au contrôle de la mobilité des jeunes femmes dans l'espace public et à la construction de réputations sexuelles. C'est en raison de ma propre socialisation à un rapport social à l'œuvre sur mon terrain, selon des modalités en partie partagées, que j'ai intitulé le premier chapitre du livre tiré de ma thèse, « La cité, un village » (Clair, 2008), dans lequel je montrais que la circonscription du lieu, l'enclavement géographique et le fait que tout le monde connaisse tout le monde formaient un contexte propice à la construction de réputations sexuelles.

Mais ce rapprochement, évoqué dans un titre de chapitre, n'était qu'une suggestion, puisque « éprouver n'est pas prouver » (Laé, 2002, p. 249). C'est pourquoi l'horizon de la comparaison ethnographique, qui m'a semblé particulièrement nécessaire à l'issue de ma thèse de doctorat, m'a en réalité habitée tout au long de sa réalisation : sur le terrain, j'étais frappée par des ressemblances dont le point de comparaison était seulement biographique. S'il s'agissait d'une comparaison intuitive, fondée sur une connaissance de nature très différente de l'un et l'autre lieux, cette comparaison biographique a néanmoins joué un rôle non négligeable dans la façon dont j'ai réalisé et analysé mon premier terrain, ainsi que les suivants. Mon expérience a ainsi directement agi sur mon enquête : je me suis appuyée sur elle pour me comporter de manière crédible sur le terrain, pour mesurer les éventuels dangers auxquels j'étais susceptible de m'exposer, pour interpréter *in situ* les interactions que j'observais ou auxquelles je participais afin de pouvoir les restituer par écrit dans mon journal de terrain ; elle m'a soufflé des questions à poser et m'en a fait oublier d'autres, elle a rendu mon regard plus aigu sur certains détails et aveugle à d'autres ; c'est également d'elle qu'est en grande partie née ma question de recherche ainsi que le dispositif empirique mis en place pour y répondre, c'est elle qui m'a fait adopter le concept de genre et la théorie féministe.

Écrire cela, est-ce aller trop loin ? Telle est la question, inquiète, qui souvent borne l'examen réflexif. Il faut faire acte de science, administrer la preuve, contextualiser l'enquête, raconter ses déboires, expliquer comment on s'en est finalement sorti, sans se répandre ni céder à la psychologisation : parler de soi tout en restant dans le cadre disciplinaire, expliquer le social par le social, en même temps que sortir de soi pour s'oublier et ne donner à voir que les autres – l'objet. Se rendre finalement transparent·e au risque de céder à la « complaisance narcissique » à laquelle la prise en compte de « l'expérience vécue du sujet connaissant » exposerait nécessairement (Bourdieu, 2001, p. 175 et p. 182). L'exercice réflexif est ainsi une affaire de production de connaissance tout autant que d'éthique professionnelle, voire de défense du métier – ce dont témoignent par exemple les réactions que le travail de Daniel Bizeul (2007a, § 16) sur le Front National a suscitées de la part de ses

collègues, en particulier lorsqu'il évoquait les « perturbations personnelles » que son terrain engendrait, un « aveu » jugé... « complaisant ».

L'invocation de la complaisance pour disqualifier les effets de l'expérience vécue sur la production de savoir m'apparaît plus comme une fin de non-recevoir disciplinaire et professionnelle que comme une réelle démonstration de leur inutilité méthodologique. Elle déforme la représentation du processus de recherche tel qu'il s'actualise réellement et elle clôt l'exercice réflexif au moyen d'un interdit dont les effets ne sont pas seulement méthodologiques. En effet, une telle position participe à reconduire l'illusion selon laquelle le regard sociologique, en tant que vision scientifique, pourrait se défaire totalement de son ancrage dans une expérience vécue productrice de vigilances et d'indifférences, d'attentions et de cécités, de connaissances et d'ignorances.

Je souhaiterais, dans cet article, discuter des frontières de la réflexivité prônées dans la sociologie française contemporaine, selon une *norme* souvent implicite qui tend à exclure, en la discréditant, la part de l'expérience personnelle dans le processus de connaissance alors que celle-ci *relie*, en tension et de façon plus ou moins visible – et dès lors de façon plus ou moins dissimulable –, les sociologues à leur objet. Ce lien est à l'œuvre dans au moins trois séquences du processus de recherche, que j'aborderai successivement : 1) pendant l'enquête de terrain, 2) dans les choix de cadres d'analyse, en amont du terrain, sur le terrain, après le terrain lorsqu'il s'agit d'interpréter et d'écrire, 3) dans les moments de publicisation de la recherche au sein de l'espace académique, tout au long du processus. Le verdict de complaisance susceptible de s'abattre sur la mise en évidence, ou l'évidence visible, du lien de familiarité entre l'expérience vécue du sujet de connaissance et ses objets indique que ces trois séquences méritent d'être appréhendées ensemble car si l'analyse gagne à les distinguer, elles sont, de fait, en interaction les unes avec les autres, à chaque moment : la théorie oriente le terrain et rend plus ou moins intelligible ce qui s'y passe ; le terrain met la théorie à l'épreuve ; et les jugements de la communauté scientifique sont anticipés dès l'enquête de terrain, pesant dès lors sur son analyse, bien avant la publicisation des résultats de la recherche.

Ma discussion se fondera sur mes propres expériences de recherche, dans le cadre d'enquêtes mêlant entretiens et observations ethnographiques, et à partir de références bibliographiques pour ces méthodes – ce qui ne signifie pas, je crois, qu'elle ne puisse faire sens dans des segments de la discipline mobilisant d'autres façons de faire.

<IT1> L'enquête de terrain, une expérience intime

<IT2> *Les effets de la familiarité sur l'enquête*

<IT2> *Retour sur des vertiges de terrain*

<IT2> *L'illusion autobiographique*

<IT1> Le choix de concepts qui font sens pour soi

<IT2> *Les effets du biographique sur le regard scientifique*

<IT2> *Retour sur des cécités nées d'ignorances biographiques*

<IT2> *Réflexivité collective et intersectionnalité méthodologique*

<IT1> **Notre vie est liée à celle de notre objet : pourquoi (ne pas) le reconnaître ?**

<IT2> *Le corps en travers de la science*

<IT2> *La confusion entre expérience personnelle et preuve empirique*

<IT1> **Conclusion : quel statut méthodologique donner au biographique ?**